

JEAN GUÉHENNO

**AVENTURES
DE L'ESPRIT**

nrf

GALLIMARD

JEAN GUÉHENNO

**AVENTURES
DE L'ESPRIT**

nrf

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII

Quatrième édition

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
trente-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-
Navarre, dont trente numérotés de 1 à 30, et cinq,
hors commerce, marqués de A à E.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1954.*

LA FRANCE ET LE MONDE

A mes amis étrangers.

Je n'eus jamais le ridicule d'espérer remplir un si grand titre. Il n'est ici qu'une référence à un problème qui préoccupe aujourd'hui tous les Français. Si je me suis résigné à le prendre, c'est que je n'ai rien trouvé de mieux que ces mots opposés et associés tout ensemble pour exprimer certaine angoisse qui, j'en suis sûr, leur serre le cœur et qui fut presque constamment la mienne pendant les derniers mois. Nous sommes ainsi faits que l'opinion du monde nous importe plus qu'à aucun autre peuple sans doute. C'est aussi bien humilité que vanité et, plutôt qu'ambition de paraître, passion de servir. Voilà des siècles que nous mettons tout notre honneur à nous mêler des affaires des autres. Il ne se pouvait guère éviter que nous n'espérions en retour, de la part des autres, quelque intérêt, voire quelque amitié, et la France mourrait peut-être, si elle devait croire que cet intérêt, cette amitié lui manque. Je veux dire que

cette fièvre qui l'agite toujours et qui est sa vie même finirait par tomber, si elle était sûre qu'elle n'est plus utile à personne qu'à elle-même. J'ai fait un grand voyage, et chacun, depuis mon retour, de m'interroger : « Que pense-t-on de nous ? » Ces pages n'ont d'autre objet que de répondre à cette question, selon mes forces et mon expérience, selon mes partis pris et mes préjugés aussi peut-être, car chacun a les siens et ne leur échappe guère.

J'ai donc fait un grand voyage, visité tout un continent, parlé de la France au Brésil, en Argentine, en Uruguay, au Chili, au Pérou, au Mexique. Je n'avais pas demandé à être chargé de cette mission, je ne l'ai acceptée qu'avec scrupules, et tout le long de la route l'inquiétude ne m'a guère quitté. Je n'étais pas certain qu'il ne fût pas absurde de parcourir ainsi des milliers de kilomètres, de traverser des mers, de voler par-dessus les montagnes, par le ciel et par les étoiles, pour, au bout du compte et du voyage, parler pendant quelques heures rapides, à quelques amis étrangers, et peut-être mal. Je ne sentis jamais si fort mon insuffisance. C'est une épreuve assez pénible de n'avoir plus le droit de n'être que soi. Ces missions sont impossibles et désespérantes, et il faudrait un ridicule orgueil pour ne pas sentir, les accomplissant, le départ qu'il y a entre ce qu'on est et ce qu'il faudrait être, entre ce qu'on fait et ce qu'il faudrait faire. L'ampleur de cœur vous manque qui permettrait de ne décevoir per-

sonne, de résoudre les contradictions dialectiques d'un tel sujet : la France, et, de parler, aussi bien et dans le même instant, de la France de Pascal et de la France de Voltaire. Pourtant, je ne regrette rien. J'ai fait ce que j'ai pu. Et c'est maintenant peut-être que ce voyage prendrait tout son sens, si j'avais le pouvoir de communiquer à mes compatriotes, si timides encore devant l'avenir, quelques certitudes que, grâce à ce voyage, j'ai acquises. Ce promeneur que je viens d'être a beaucoup plus reçu que donné, et je n'ai pas reçu pour moi. J'ai grande hâte de faire part de mes richesses à tous ceux à qui elles reviennent.

Comment ne serais-je pas parti plein de trouble ? Je me rappelai d'autres voyages de l'entre-deux-guerres. Un Français, dans ces années-là, si modeste qu'il fût, si délibérément qu'il eût résisté à l'enivrement de la victoire, si plein qu'il fût du sentiment de tout ce qu'elle avait coûté, et même s'il avait réfléchi que ce terrible prix, cette saignée effroyable, avait affaibli la France et la laissait pour longtemps encore en péril, n'avait aucune peine à prendre l'allure de ce promeneur généreux qu'évoque Montesquieu, assez placide, assez maître de lui-même, en assez bonne santé (notre générosité, ce n'est bien souvent que notre santé), assez heureux pour entrer comme il faut dans les soucis des autres peuples, « prendre part à leur fortune », « s'attacher à leur pays comme au sien propre » et « souhaiter qu'ils soient dans un état

florissant », cela sans réflexion sur lui-même, mais avec naturel, gentillesse et amitié. Où que le voyage le portât, il se sentait à l'aise et vérifiait partout que les rêves de son pays étaient une partie de la conscience du monde.

Quelle différence entre le voyageur de 1925 et le voyageur de 1945 ! De ce vieux pays meurtri que, cette fois, je quittais, quelle image se formaient donc les hommes à qui j'allais parler ?

Les voyages sont difficiles. J'eus une première panne à Lisbonne. Plusieurs jours j'attendis le Clipper qui devait me porter à Natal. J'allais pour passer le temps m'asseoir place du Comercio au bord du Tage. C'est comme la place Saint-Marc à Venise un bon endroit pour méditer sur la vie et la mort des empires et des civilisations. Je refusais ces images de mauvais augure autour de moi, mais j'ai vécu là, sur ces bancs de pierre qu'on a ménagés dans le mur même du parapet, des heures assez sombres. Une nation, me disais-je, davantage encore qu'un individu, est aussi ce que les autres la pensent et la voient. Elle est ce mythe, cette idée que l'histoire a composée d'elle au cours des siècles. Une nation pas plus qu'un individu ne peut se passer du regard des autres, de cette flamme fraternelle, de cet encouragement à vivre qui y étincelle quelquefois. La France surtout, parce qu'elle ne parle bien, ne pense bien, cette parleuse, qu'aidée par la confiance des autres. Après ces cinq années, et de quelles épreuves,

qu'elle avait souffertes, comment les autres la voyaient-ils ? Son visage, dans leur mémoire, n'était-il pas brouillé ? Ce masque que des traîtres lui avaient mis de force les avait-il trompés ? Comprenaient-ils, pouvaient-ils comprendre ce qu'avait été le désastre, la trahison, la servitude, et puis la délivrance ? La trahison surtout ? La France trahie à l'intérieur de ses frontières l'avait-elle été aussi pour le monde ? Quelle foi, quelle espérance avait-on encore en nous ? C'est là ce que j'allais savoir. J'allais vérifier ce qu'était encore la France dans le monde. Que lirais-je dans le regard des gens ? L'estime ou le doute ? Je ne supporterais pas le mépris, pas même la pitié. Mais que dirais-je ? Comment expliquerais-je ce qui s'était passé ? J'ai horreur de la propagande. Je ne céderais à aucun cliché, à aucun mensonge. Je ne m'évadera pas dans le passé. Le présent et l'avenir de la France étaient seuls en question. Je ne prendrais aucun biais. Je savais qu'avant moi des vedettes de théâtre, des mannequins de mode avaient pris le bateau ou l'avion, et avaient, là où j'allais, fait la preuve que les grâces de la France n'étaient pas perdues. Et c'était tant mieux. Je m'en réjouissais. Mais je n'étais pas du tout, quant à moi, un homme à la mode, et, si je parlais à mon tour, ce ne pouvait être que pour aller dire sur quelles misères ces grâces avaient été conquises et ce qu'avaient été, pour n'importe quel Français moyen, les épreuves de son pays. Il n'était pas bien gai d'avoir à dépeindre les mi-

sères actuelles de la France. Comment le faire sans une sorte d'impudeur ? Il ne fallait pas tirer le manteau de Noé. Mais une conviction me soutenait, c'était que notre drame justement était assez grand pour qu'en le racontant tout entier, sans rien omettre, sans rien cacher, on finît par donner le sentiment de cette grandeur même, si l'on ne manquait ni de sincérité ni d'amour.

La seule perspective dans laquelle il était possible pour les peuples d'avoir une vue juste des événements était celle que devait leur donner la pensée d'une cause commune qu'ils devaient désormais tous servir.

La défaite ? La défaite, le désastre, la débâcle, si l'on y tenait, de mai 1940, avait été la défaite de la France, sans doute. Mais, il était plus vrai de dire que dans un long combat, la France avait été l'enjeu d'une première bataille inévitablement perdue. Elle s'était offerte aux premiers coups, affaiblie comme elle était par la saignée de 1914. Elle avait été la première victime et comme le premier blessé. Il n'y avait rien là qui pût l'humilier devant le monde.

La trahison ? Mais une trahison, par définition, n'engageait pas un peuple. On n'est pas responsable de ce qui vous trahit. Si une partie de la nation française, il est vrai, avait pendant quelque temps suivi les traîtres, on sait bien que tout peuple comporte son marais. Et ce marais est tou-

jours conformiste. Tant que la loi du pays est l'honneur, quelque reflet de cet honneur l'éclairé lui-même, et la dignité profonde du peuple entier est sauvegardée. Quelques infâmes s'étaient trouvés en France pour commettre le pire crime qu'on pût commettre contre l'homme, faire du déshonneur et de la lâcheté une tentation, et le marais français avait tout de suite inévitablement reconnu en eux son « ordre ». Mais quel pays, dans le moment présent, n'avait ses traîtres et son marais ? Je voyais bien de quoi, dans mon pays, la démocratie avait failli mourir. Mais elle courait partout les mêmes dangers. En tout pays, il était aujourd'hui encore une certaine sorte d'hommes que la même vanité ou la même habitude de la puissance égaraient, et qui, dans l'occasion, étaient prêts à préférer leurs privilèges à leur patrie. La même peur pouvait provoquer partout les mêmes trahisons.

La servitude ? Je n'aimais pas y repenser. Et pourtant, parce qu'elle avait été la véritable épreuve de la France durant ces quatre années, le sentiment de ce qu'elle avait été ne devrait pas me quitter tandis que je parlerais à des étrangers. A cette condition seulement parlerais-je de mon pays avec la tendresse convenable. Je doutais que beaucoup d'hommes au-dehors fussent capables de se représenter ce qu'avait été la forme exacte de notre malheur et de notre combat. L'esprit libre de l'homme ne peut imaginer la servitude. Il fallait y être passé, comme disent les vieilles

gens de chez nous. Ce silence soudain, ces regards qui s'étaient éteints, cette espèce de black-out de toute pensée naturelle et vive, ce parler prudent et timide, à demi-voix, cette masse confuse et morne et comme sourde et muette qu'était devenu en quelques mois le plus brillant et le plus bavard des peuples, ce travail ignoble qu'on avait fait sur lui, cette mise à la question pour en extraire la bassesse... J'avais, vingt ans de ma vie, comme presque tous les hommes de mon âge, cru qu'il n'était pas pour un peuple, pour une jeunesse, pire malheur que la guerre qui me paraissait être la mort inutile. Mais je savais à présent et je devais porter témoignage qu'il est un bien plus grand malheur que la guerre, et c'est la servitude. La guerre est un engagement. Elle tue les hommes mais ne les affaiblit pas, ne les ruine pas intérieurement. La servitude s'en prend à leur âme, à leur esprit. Rien n'était affreux comme cette sorte de dissolution secrète de la conscience nationale à laquelle avaient pu s'employer des ennemis et des traîtres. La véritable misère des Français — et cela se voyait aujourd'hui encore — était d'avoir été soumis à mille épreuves différentes, selon ce qu'ils étaient, bourgeois, ouvriers, paysans. Les épreuves de la guerre rapprochaient les citoyens, celles de la servitude les divisaient. Interrogeait-on dix jeunes hommes ? Il n'en était pas deux qui eussent les mêmes souvenirs. La conscience commune se construit sur de mêmes épreuves. Mais que devient-elle quand personne

ne peut plus regarder personne sans rancune, sans envie ou sans honte. Chacun avait été tenté dans le plus mauvais de lui-même. On avait marchandé son honneur ou sa lâcheté. Tel avait rusé. Tel avait tout subi ou tout accepté. Tel avait été plus ou moins épargné... Mais tel avait tout refusé et tout sauvé, et si nous n'avions pas à montrer au monde des armées de soldats victorieux, nous pouvions lui montrer du moins les cimetières de nos martyrs. Ceux-ci valaient bien ceux-là.

Et il y avait eu la délivrance. Personne ne savait aussi bien que nous ce que vaut la liberté, précisément parce qu'un moment nous en avions été déchus. Certes, jamais dans la France envahie n'avait-elle été tout à fait morte. Jamais même peut-être n'avait-elle été plus vivante au cœur de certains hommes, devenue l'ivresse de leur martyre et de leur sacrifice. Dans le silence et dans la nuit, les mains fraternelles s'étaient cherchées et retrouvées, et il s'était fait un étrange reclassement de toute la nation selon la seule loi de l'honneur. L'épreuve avait trié ces hommes dont parle Retz, ces hommes « au jugement héroïque » qui savent distinguer l'extraordinaire de l'impossible et l'accomplir. De ce qu'avait été la résistance, le monde n'avait pas non plus peut-être une juste idée. Jamais de jeunes garçons français n'avaient-ils aussi précisément mérité le nom de « volontaires ». Car les volontaires de 1792 étaient partis ensemble et en chantant, l'un aidant l'autre. Mais

chacun de ces volontaires de 1943, chacun de ces garçons des maquis n'avait rejoint la montagne ou la forêt que seul, en choisissant d'être suspect et en se cachant, et en se mettant hors la loi d'un Etat honteux, pour demeurer dans son honneur d'homme. Rien n'était plus pur ni plus noble que cette jeune France qui s'était reconnue dans les difficultés de la servitude et qui était allée à la rencontre des armées fraternelles de la libération. Nous n'avions pas en ce point à être modestes. Si, depuis, le marais s'était une fois de plus converti et avait fait nombre à son ordinaire, c'était la confusion inévitable de l'histoire. Mais il restait que la France avait retrouvé d'elle-même son honneur et son ordre et était digne, le 6 juin 1944, de recevoir les peuples accourus pour la délivrer. Je tremblais au seul souvenir de ce jour-là qui peut-être commençait une nouvelle ère. Certes, nous ne pouvions nous mentir à nous-mêmes, et nous n'avions point de honte à reconnaître que, toute seule et réduite aux seules forces de ses volontaires, la France ne fût jamais sortie de la prison où elle était entrée comme une victime, à force de fidélité à la cause commune. Mais la conscience de ce que nous devons aux autres augmentait seulement notre joie. Nous n'avions jamais cessé d'espérer que les armées de la cause commune viendraient nous délivrer, et il n'y avait pas eu depuis longtemps de plus grand jour dans notre propre histoire que ce 6 juin 1944 où notre foi de toujours s'était trouvée vérifiée et où toute

l'humanité libre avait témoigné de son unité par le combat.

Ainsi me racontais-je à moi-même à Lisbonne, sur la place du Comercio, l'histoire récente de mon pays.

Je partis enfin. Si l'amour, dans le cas des nations comme dans le cas des hommes et des femmes, est cette merveilleuse chance qu'un autre vous aime encore quand vous ne pouvez plus vous aimer vous-même, qu'un autre continue de croire en vous quand vous n'osez plus y croire vous-même, j'ai vérifié, au cours de ce voyage, que l'amour ne manque pas à la France, et je veux le dire aux Français. Car tous, à quelque instant de ces cinq années, si entêtés que nous ayons été d'espérance, nous avons douté de nous-mêmes : nous sentions sur nous la souillure de la trahison. Je ne puis dire la douceur qu'il y avait à reconnaître partout une fraternité qui n'avait jamais cessé d'être. Je veux ici remercier nos amis Brésiliens, Argentins, Uruguayens, Chiliens, Péruviens, Mexicains, de m'avoir donné cette joie. Qu'ils m'excusent de ne désigner aucun d'eux nommément. C'est que cela est proprement impossible. J'ai lu dans tous leurs regards qu'ils savaient que nous n'avions jamais perdu l'honneur et qu'ils continuaient d'espérer en nous. Nos désastres de 1940 les avaient, à la lettre, remplis de stupeur. Si éloignés, et trompés par les journaux des traîtres, ils ne comprenaient pas, ils ne pouvaient comprendre ce qui leur paraissait être

notre résignation. Ils ne pouvaient y croire. Quand les échos leur vinrent de notre résistance à partir de 1943, ce fut, sur toutes les lèvres, le même « Je vous l'avais bien dit », et le 21 août 1944, à la nouvelle que Paris était délivré, (la nouvelle était fausse encore, mais ils ne pouvaient plus attendre), ce fut, dans toutes les capitales de l'Amérique du Sud, la même fête, la même acclamation, la même Marseillaise.

C'est au Brésil et à des enfants que je dois d'avoir le mieux senti ce que sont encore Paris et la France dans la conscience du monde. Sait-on que, pour l'anniversaire de notre délivrance, dans diverses républiques de l'Amérique du Sud, un concours fut institué, au mois d'août dernier, entre tous les enfants ? Chacun dut faire un dessin sur ce thème : comment vous représentez-vous la libération de Paris ? J'ai pu voir à Rio l'exposition des meilleurs dessins des petits Brésiliens, plusieurs milliers, dont un grand nombre étaient bouleversants, parce que tous les petits enfants des hommes sentent très bien ce qu'est la liberté. Les petits Brésiliens, parce que les gratte-ciel et les palmiers ne manquent pas autour d'eux, imaginent seulement nos maisons un peu plus hautes qu'elles ne sont et ils plantent trop de palmiers autour de Notre-Dame ou de la Tour Eiffel. Mais leur cœur ne les avait pas trompés, et ils ont tous deviné ce que furent dans la réalité ces grands jours d'août 1944, les jours d'un combat et d'une fête tout ensemble. Si la fête, dans leurs dessins,

se voit mieux encore que le combat, c'est que la fête surtout, la joie était dans leur esprit, à l'idée de cette délivrance.

Tout n'est pas de la même pureté dans cet amour dont la France est l'objet. Il est de ses amoureux pour qui elle n'est que la plus glorieuse des rôtisseries, je veux dire un bon dîner de l'avant-guerre et ce qui s'ensuivait, le vin, les liqueurs et le reste. J'ai vu telles gens qui, trop apparemment, l'estimaient surtout pour tout l'argent qu'elle leur avait donné l'occasion de dépenser et pour la vanité de leur fortune qu'elle avait aussi entretenue. On n'évite pas les goujats et l'amour vaut ce que valent les amants. Mais j'en ai rencontré d'admirables. Que de questions ahurissantes ils m'ont posées. La crainte d'un malheur faisait trembler leur voix. Qu'était-il advenu de la rue de l'Estrapade ? Était-elle toujours aussi glissante ? Du café Biard du boulevard Saint-Michel ? Les Assyriens qui en décorent les murs avaient-ils toujours leur barbe ? On en venait bientôt à des choses plus intimes. Les paulownias de la place d'Italie avaient-ils fleuri cette année ? La crémérie de la rue des Fossés-Saint-Jacques était-elle toujours ouverte ? La petite crémière ?... Et sans doute, ces anciens étudiants qui m'interrogeaient avec une si tendre nostalgie, devenus médecins, avocats, ingénieurs, députés, ministres dans leurs pays, s'aimaient eux-mêmes dans la France, eux-mêmes ou leur jeunesse. Mais leur jeunesse,

pensaient-ils, avait été plus belle d'avoir porté les couleurs de Paris, et ils comptaient bien que maintenant encore ils vivaient toujours sous son influence comme sous celle d'un astre lointain. Une certaine grâce de la vie leur avait été une fois révélée, et ils n'avaient plus cessé de la poursuivre. Et non pas sa grâce seulement, mais aussi bien ce qui la rend digne et grave, d'ailleurs sans affectation, et peut la rendre juste et libre. Car si le printemps les avait emmenés du côté de Robinson ou à la foire de Neuilly, ils avaient aussi dansé dans les carrefours les soirs de 14 Juillet. Même j'en sais qui, tout grands propriétaires qu'ils soient devenus aujourd'hui, ont défilé devant le mur des Fédérés. Ainsi, pour avoir, durant quelques années, habité la rue de l'Estrapade, monté et redescendu sans fin le boulevard Saint-Michel, regardé voler les génies et les archanges place de la Bastille ou place du Châtelet, sentent-ils très exactement et à jamais la même insatisfaction que nous-mêmes, cette même petite fièvre heureusement inguérissable, qui, sans nous interdire de jouir comme il faut d'aujourd'hui, nous porte pourtant à rêver de demain et d'un autre monde pour lesquels, à l'occasion, nous saurions même mourir. Cette ardeur critique, le sens d'une certaine probité, le goût de la loyauté, la conviction que la vérité seule finalement change le monde, ah, il y avait bien du plaisir à retrouver tout cela avec les mêmes nuances, les mêmes vibrations inquiètes, dans un écrivain brésilien, un journaliste

argentin, un poète chilien, un ministre du Pérou ou du Mexique, voire en Colombie ou en Equateur, dans un Président de République. Certes, aucun de ces hommes n'avait eu besoin de venir en France pour avoir le goût de ces vertus. Mais c'était en France qu'ils s'étaient définitivement convaincus de leur valeur.

Tels autres peuples ont surtout, avec le reste de l'univers, des rapports de puissance. Leur argent, leur participation dans telles ou telles affaires peuvent même leur assurer ici ou là une sorte de prédominance, et à la faveur de cette force matérielle, ils peuvent tenter d'imposer avec le temps leurs habitudes et leurs moeurs, et quelque chose de leur esprit. Mais tout cela va sans amour. Les rapports de la France et du monde sont tout inverses. Le monde ne se soucie pas de notre puissance. Peut-être même ne fait-il pas assez réflexion qu'on ne vit jamais d'âme sans corps et qu'il fallut et qu'il faut quelque force toute matérielle pour soutenir et alimenter ces pensées qui, au cours des siècles, pour lui-même sont devenues la France. Mais il ne songe, comme tous les amants, qu'à sa propre exigence, et veut et juge que lui manquer serait comme le trahir. Quel amant jamais s'étonnerait que sa maîtresse meure pour lui ! C'est à nous de ne pas nous laisser mourir. Le monde attend que la France fasse la politique d'une certaine idée qu'il a d'elle, et cela non pas tant pour elle que pour lui, et nous ne sommes plus rien à ses yeux dès que

nous ne la faisons pas. Il n'y a pas lieu que nous en concevions de l'orgueil, mais peut-être dans ces temps difficiles, du courage et un sens plus aigu de nos responsabilités.

Au risque d'attrister quelques-uns de mes lecteurs, je dirais qu'il dépend de nous que la vie de la France dans le monde soit celle d'un mythe ou celle d'un cliché. Et la vie d'un mythe est profonde, mais celle d'un cliché assez superficielle. Certaine idée de la France — et cela est encore aussi vrai aujourd'hui, après tous nos malheurs, que cela l'était en 1939 — est, à n'en pas douter, depuis deux siècles un élément constituant de la conscience universelle. Il n'était pas au pouvoir des traîtres de l'abolir. La France ne leur appartenait pas. Elle n'appartient pas même aux Français. Il n'était dans la pensée d'aucun homme au monde qu'elle pût être faite pour la soumission et la servitude. Mais cette idée que nous nous sommes appliqués à donner de nous-mêmes et qu'en effet on se fait de nous doit régler, bon gré mal gré, notre vie. Les mythes, pour durer, exigent beaucoup de sueur et de peine. Paris n'est la Ville Lumière qu'aussi longtemps que nous savons en allumer les lampes, et la France éternelle n'a d'autre éternité que celle que lui fabriquent jour à jour la passion, l'ardeur et l'espérance des Français.

Les peuples, comme les hommes, se mesurent à leurs rêves. La France n'est devenue la France

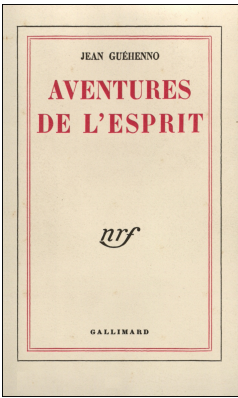
JEAN GUÉHENNO

AVENTURES DE L'ESPRIT

Ce livre est composé de quatre essais, de deux conférences et d'un « Entretien avec de jeunes journalistes ». C'est dire qu'il est varié, tant par les sujets qu'il traite que par la façon dont il les traite. Mais quelque forme qu'emprunte pour s'exprimer la pensée de Jean Guéhenno, elle reste toujours magnifiquement fidèle à elle-même. Les valeurs qu'elle défend, elles, ne varient pas. Dans un siècle où triomphent les superstitions, les obscurantismes, les contraintes de tous ordres, Jean Guéhenno fait entendre un grand langage français : celui qui, tout au long de notre histoire, a été tenu par les esprits libres.

Jean Guéhenno est dans la lignée des Encyclopédistes, des Révolutionnaires de 1789 et du XIX^e siècle. Et ses préoccupations principales sont l'humanisme, la liberté, la noblesse de l'homme, la foi en l'humanité.

Les essais rassemblés dans ce livre racontent les *aventures* d'écrivains, Voltaire, Renan, Rousseau, et aussi de personnes morales : la France, l'Université, la Presse. Mais on ne sort pas de soi, et il est clair qu'on y retrouvera souvent, en dépit de lui-même, l'auteur et ses réactions aux plus graves problèmes de ce temps. Même il se pourrait qu'aucun de ses ouvrages ne le livre davantage.



Aventures de l'esprit

Jean Guéhenno

Cette édition électronique du livre *Aventures de l'esprit* de Jean Guéhenno a été réalisée le 25 juillet 2016 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : - +, &S+S& SSS* - Numéro d'édition : -) & SSS)

Code Sodis : B%+ +' - ISBN : - +, &S+&S- &+'

Numéro d'édition : &S*' ((